

Préface du caporal Germain Nault

Günter Gallisch est né en Allemagne en 1920. Je suis né au Canada la même année. Comme des milliers de jeunes hommes dans la vingtaine, nous avons connu la guerre en Europe, il y a soixante-dix ans. Nous avons vécu différentes péripéties de la guerre et en avons subi les contrecoups; j'ai connu le front comme fantassin et lui comme marin.

Ses propos illustrent comment Hitler et le III^e Reich ont réussi à hypnotiser le peuple et à s'assurer sur lui une emprise aussi stupéfiante que totale. Son courage et ses opinions fermes nous révèlent un homme de valeur, qui s'est opposé aux autorités allemandes pour leurs actions répressives, mais surtout pour ce qu'elles obligeaient les jeunes Allemands à faire pour parvenir à leurs fins. Toutefois, le haut commandement étant rigide, despotique et impitoyable, Gallisch, comme tous ses frères d'armes qui partageaient ses opinions, a dû se contraindre au silence durant des années pour simplement survivre à la mégalomanie hitlérienne et aux promptes dénonciations des SS.

En tant qu'humain épris de justice et de moralité, et pour avoir moi-même combattu dans ce conflit, il me serait facile de percevoir négativement la contribution d'un Allemand aux desseins du Führer, qui a injustement décrété la mort de millions d'humains. Pourtant, même sur le champ de bataille, il ne m'est jamais venu à l'esprit de minimiser les compétences des hommes que j'affrontais ou de discuter les motivations de leur action militaire. Au contraire, je vantais leurs habiletés et leurs adroites stratégies de guerre.

Certes, il y a eu des fanatiques nazis pour soutenir les sombres et cruelles entreprises d'Hitler, mais tel n'est pas le cas des hommes du peuple qui, comme moi, ne faisaient qu'accomplir leur devoir,

obéir aux ordres. Nous étions engagés dans des hostilités qui ne nous concernaient pas personnellement. C'était du moins ce qu'on se disait entre nous, à l'époque. Nos opposants avaient un ennemi à combattre, nous aussi! C'était ainsi et nous ne nous posions pas de questions. D'un côté comme de l'autre, ceux qu'on avait dans notre mire étaient les méchants...

On ne sait pas tout de l'autre camp, peu importe de quel côté on est, et c'est ce que Günter Gallisch révèle dans son récit. Il montre son côté de la médaille et, depuis le cœur même de la population aryenne dont il fait partie, il raconte comment son peuple a vécu la tyrannie de son gouvernement. Nous nous devons d'accorder à cette vérité toute notre attention.

La guerre procède des rêves d'individus charismatiques, influents, épris de pouvoir et trop souvent dénués de toute compassion. Peu importe leur intelligence, ils savent bien s'entourer et atteindre leurs buts en utilisant l'humain comme arme. Durant la Seconde Guerre mondiale, beaucoup d'Allemands ont joué le rôle de pions, sans obtenir la moindre considération. Quoique négatif, le leadership d'Hitler a inspiré à son peuple un incompréhensible courage. Mais son succès même a entaché l'histoire de sa nation, l'Allemagne, comme il a stigmatisé tous les Allemands.

Günter Gallisch mérite tout mon respect pour avoir su sauvegarder son intégrité à travers les puissants jeux d'influence où il a évolué et je le remercie d'avoir, tout comme moi, accompli son devoir de mémoire en proclamant sa vérité sur la position allemande dans ce conflit qui a marqué l'histoire du monde. La tyrannie nazie n'aura pas réussi à emprisonner son esprit dans une idéologie insensée et exempte de toute valeur humaine. Ce qui ne l'a pas empêché d'être une victime d'Hitler...

Germain Nault

Ancien combattant canadien du Régiment de la Chaudière
J'ai survécu au Débarquement, Éditions JCL, 2012

Avant-propos

«Je hais les Allemands! Ils ne méritent pas de vivre!»

C'est court et on ne peut plus précis. Imaginez maintenant que ces paroles sont prononcées des décennies après la fin de la Seconde Guerre mondiale par un jeune homme qui n'a pas lui-même souffert de ces événements et de leurs suites. À moi, un Allemand de naissance, cette phrase m'est tombée dessus dans une salle d'hôpital et, si quelqu'un est capable après tant d'années de m'adresser des paroles semblables, cela signifie simplement que toute la vérité n'a pas été dite sur ces moments qui ont bouleversé le monde.

Ce livre raconte mes expériences et formule mes impressions sur la dictature d'Adolf Hitler, le fameux III^e Reich, et décrit ce que j'ai vu et entendu tout autour de moi, aussi bien parmi la population que chez les défenseurs de la patrie en uniforme. Il montre aussi l'autre côté de la médaille, en tant que témoignage des événements aux antipodes de l'histoire officielle; même si plusieurs générations se sont succédé depuis l'écroulement du III^e Reich, chacun de nous voit les choses d'une façon qui lui est propre.

De plus, lorsqu'on considère les douze années de règne d'Hitler, on constate avec regret que très peu de personnes ont trouvé le temps d'analyser la vie du peuple durant cette période et surtout de décrire comment s'est produite une prise de pouvoir qui a failli engloutir le monde. En définitive, peu

de gens ont pris conscience qu'on n'a présenté la note qu'aux plus petits, comme s'ils étaient les seuls coupables.

Je veux raconter ce que j'ai vu et vécu comme Allemand au temps du III^e Reich. Ce n'est que longtemps après les événements que j'ai compris que tous les ingrédients favorables aux apprentis dictateurs se trouvaient réunis à cette époque en Allemagne. Ce récit pourrait donner des idées à certains, mais en même temps inspirer à d'autres les moyens d'éviter le piège. Comme témoin de cette époque, je veux parler à ma façon de faits et de gens desquels aucun livre d'histoire ne fait mention, eux qui exposent brillamment la cause, bonne ou mauvaise, sans se soucier de ceux à qui on demande toujours de souffrir pour elle.

Je n'ai pas vécu les batailles les plus sanglantes ni connu les endroits les plus horribles, mais j'ai vu la guerre avec ses morts, ses horreurs et ses destructions des deux côtés. J'ai connu aussi les temps où l'on combat pour sa survie.

Dès le moment où j'ai mis les pieds hors de l'Allemagne, je me suis souvent trouvé sur la défensive et c'est un euphémisme de dire que ce ne fut pas toujours facile d'être allemand; mes premières expériences du genre ont eu lieu en 1941 quand j'ai rencontré, dans leur pays occupé par la force militaire allemande, des gens dont le regard m'accusait directement.

Néanmoins, depuis assez longtemps, je n'ai plus le complexe de culpabilité que les Allemands ont endossé après 1945 et je n'ai pas eu tort de changer d'optique. Je ne me sens plus coupable personnellement de tous les crimes et infamies commis au nom de la doctrine nazie. J'ai compris que les atrocités perpétrées sous la dictature d'Hitler ne sont pas uniques. Ce qui l'est, cependant, c'est l'organisation tout à fait typique mise en place par ceux parmi les Allemands qui ont recherché la perfection même dans l'assassinat.

Ce qui s'est passé sous le régime d'Hitler n'est qu'une répétition de l'histoire humaine. Personnellement, je crois que tout a commencé avec la création de l'homme, car, aussi loin qu'on

peut regarder dans le passé, il est question de meurtres et de massacres. Même la Bible mentionne des atrocités commises envers des innocents. La fin de la Seconde Guerre mondiale n'a pas apporté d'amélioration et pourtant tout le monde était d'accord en 1945 pour que plus jamais ne se reproduisent des choses comparables au régime nazi inhumain qui avait fait trembler l'humanité.

Rien n'a jamais empêché quelqu'un de déclencher une guerre ou une révolution au nom de la justice, de la religion ou de toutes autres causes qu'on pourrait imaginer, aussi vaineuses les unes que les autres. On en a maintes preuves : les rois, les princes et, bien entendu, les dictateurs au premier chef utilisent la masse humaine dont ils disposent dans la poursuite de leurs objectifs personnels. Cela semble normal jusqu'au moment où se produit un désastre quelconque. Alors, tout change. La couche de la population qui se trouve en somme exploitée par ces spécialistes de la manipulation devient d'un seul coup tout aussi responsable devant l'humanité, malgré son anonymat. Au lieu de quelques coupables, on désigne comme tels des millions de gens du même pays. Le tableau est alors beaucoup plus impressionnant; on y confond ceux qui gouvernent et la masse populaire sacrifiée à la cause.

Dans les pages qui suivent, j'entends évoquer l'époque de ma jeunesse à Berlin, où j'ai pu observer la lutte pour le pouvoir au niveau de la rue. Je compte répéter les remarques ou réflexions de gens simples, inspirés par le bon sens. Lors des événements les plus importants qui ont provoqué la Seconde Guerre mondiale, je n'avais que douze ans, mais j'étais là et j'avais même déjà vu plus de brutalité et de méchanceté que la plupart des gens n'en verront dans toute leur vie.

Ce livre vise à raconter une tranche d'histoire selon un angle d'observation différent, c'est-à-dire selon la manière dont elle s'est déroulée à mon niveau.

Günter Gallisch



Photo : WALDEMAR TITZENTHALER (1869-1937)

La place Leipziger, centre-ville de Berlin, à la fin des années 1920 (détail).

Source : Wikimedia Commons

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre I

UN TERRAIN FAVORABLE *à l'éclosion de la dictature*

Berlin était une ville spéciale, une ville dotée d'une âme. Tous ceux qui y vivaient devenaient berlinois dans leur être seulement en humant l'air. Depuis toujours, l'ancienne capitale prussienne avait été une terre d'asile pour tous, Allemands ou étrangers. Dans mon propre immeuble d'habitations se côtoyaient des noms français, polonais, espagnols... et pourtant chacun se sentait berlinois.

Un gamin comme moi ne pouvait vraiment pas se rendre compte de tout ce qui s'y tramait, car sa vie de tous les jours était différente de celle des grandes personnes; voici en vrac comment elle s'est déroulée jusqu'à mon engagement dans la marine.

Octobre 1920. Je nais à Berlin à l'hôpital *La Charité*, juste avant l'arrivée d'Adolf Hitler à l'avant-scène. À cette époque, mes parents possédaient une maison et tenaient un commerce où ma mère travaillait. Allemand de naissance, mon père avait débarqué des États-Unis où il était allé travailler peu après la Première Guerre mondiale; il avait même obtenu la citoyenneté américaine.

On m'a dit qu'il avait connu ma mère d'une drôle de manière. Elle se promenait avec une amie quand il s'était adressé à elle sans enlever son cigare de sa bouche, ce qui avait offusqué ma mère; comme il ne semblait pas découragé par son air revêché, d'un geste vif, elle lui avait enlevé le cigare en

lui faisant des remontrances sur sa mauvaise éducation. Je n'ai pas entendu raconter la suite de cette rencontre, mais il appert qu'ils se sont mariés et que je dois ma venue sur terre à cet heureux événement.

Mon père travaillait alors comme garçon de table à l'*Excelsior*, un des grands hôtels de la ville, et cette situation le déprimait; il persuada donc ma mère de tout vendre pour le suivre aux États-Unis, où il comptait améliorer leur sort. Nous sommes donc partis alors que j'avais un an; mais, comme ma mère n'a jamais pu s'habituer à ce dépaysement, nous sommes revenus en Allemagne. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés là-bas, mais une des très rares fois où ma mère m'a fait des confidences à ce sujet, elle m'a dit qu'elle avait connu New York, Chicago et Philadelphie. Elle m'a même montré un jour une petite cuillère en argent du *Waldorf Astoria* qu'elle avait gardée en souvenir.

Au retour, tout a recommencé comme avant. Ma mère a repris son commerce de fruits et légumes et mon père a réintégré l'hôtellerie, avec dans son cas le moral dans les talons. Un peu plus tard, quand ma mère est tombée gravement malade, mon père a revendu maison et commerce pour disparaître aux États-Unis avec le magot. Persuadée que ma mère mourrait, ma chère tante m'avait confié à une institution catholique dans l'intention de faire de moi un prêtre, mais ma mère guérit miraculeusement pour se retrouver seule, réduite à des conditions misérables. Sa première préoccupation fut de me sortir de là, ce qu'elle ne réussit finalement qu'avec l'aide de la police.

J'en sais très peu au sujet de mon père. Je n'en connais que ce que j'en ai entendu de la bouche de ma mère, qui en parlait occasionnellement avec ses amies, alors que j'étais jeune et que personne ne faisait réellement attention à moi. Ce que j'ai compris n'avantageait pas vraiment mon géniteur, même si rien de tout ça n'était destiné à mes oreilles. Je ne l'ai revu qu'une seule fois vers l'âge de douze ans. Aux environs de Pâques, un homme que je ne connaissais pas m'accosta dans la rue et me donna

un paquet en disant: «Tiens, ton père te souhaite de joyeuses Pâques.» Quand j'arrivai à notre logement où je racontai la chose à ma mère, deux autres surprises m'attendaient. Primo, le paquet contenait un magnifique œuf en chocolat d'au moins un kilo. Secundo, ma mère le lança prestement dans la rue par la fenêtre du quatrième étage. Ce geste me marqua encore plus que le fait d'avoir possiblement vu mon père, et ma déception d'enfant fut énorme.

À cette époque, ma tante paternelle habitait Berlin et m'invitait environ une fois par mois pour un repas copieux auquel je faisais honneur; lors d'une de ces visites, elle me transmit un message selon lequel mon père aurait aimé que j'aie vécu avec lui aux États-Unis. Au dire de ma tante, cela aurait représenté un changement pour moi, car j'aurais mangé tous les jours à ma faim. Une perspective alléchante pour un gamin comme moi, mais l'idée en resta là.

Mon père étant à l'étranger, je fus donc élevé par ma mère dans le protestantisme luthérien, la religion la plus répandue au nord de l'Allemagne. Ma mère était croyante, mais sans plus, ce qui ne l'empêchait pas d'entamer invariablement son pain en y traçant un signe de croix.

De leur côté, tante Mieze et son mari, l'oncle Julius, deux fervents croyants, m'emmenaient dans leur église, beaucoup plus riche que les temples protestants que je connaissais. Cependant, je me rendis compte au bout d'un certain temps que cette façade avait aussi des failles. À l'entrée de l'église se trouvait un étalage de livres à vendre. Le prix était indiqué sur chacun et un tronc se trouvait juste au-dessous pour y déposer le montant de l'achat. Mes bons sentiments à l'égard du catholicisme se trouvèrent fort atténués le jour où l'oncle Julius paya son achat avec un vieux bouton puisé dans sa poche. Je me persuadai alors que ma mère était plus croyante que lui, mais je vis que sa dévotion avait aussi des limites le jour où un pasteur, grand et visiblement bien nourri, se pointa chez nous pour collecter la dîme. Manifestement, les besoins de première nécessité ne

concernaient pas les serviteurs de Dieu. Ma mère le mit à la porte en lui crachant crûment la vérité et en lui faisant comprendre que ça aurait plutôt été à lui de nous faire la charité et non l'inverse; elle survivait de peine et de misère, pendant que lui recevait un bon salaire, payé, en ce temps-là, par l'État.

Il m'est resté en mémoire que ma tante essayait de faire de moi un bon catholique, tandis que, pour faire contrepoids, ma mère me proposait comme lecture tout ce qui s'opposait à cette religion. Je sentais obscurément que les deux Églises n'avaient qu'un même but, faire de moi et de mes semblables des êtres incapables de penser par eux-mêmes, ce que je trouvais inacceptable.

Nous vivions alors, ainsi que ma grand-mère venue nous rejoindre depuis la Prusse-Orientale, de ce qu'on appelle aujourd'hui l'assistance sociale; nous n'avions pas vraiment assez pour vivre, mais trop pour mourir de faim, et l'idée de ne pas savoir en me couchant s'il y aurait à manger le lendemain m'aura marqué pour la vie.

Un fait notable m'est resté en mémoire. J'avais sept ou huit ans quand ma mère fut convoquée devant un juge. Notre propriétaire, en réalité un genre de consortium à qui appartenaient de nombreuses maisons, voulait nous jeter à la rue parce que nous ne pouvions pas payer le loyer et que nous avions accumulé cinq ou six mois de retard. J'ai appris le déroulement de la séance plus tard, quand ma mère l'a raconté à ses amies. Selon ses dires, la rencontre devant le juge avec le représentant des propriétaires s'était déroulée comme prévu. Cet homme exigeait que ma mère quitte le loyer immédiatement. Ma mère ne disait mot. Puis, le juge s'était adressé à elle en demandant :

— Est-ce vrai, madame, que vous ne voulez pas payer votre loyer comme le prétend ce monsieur?

— Monsieur le juge, je veux bien payer, mais je vis de l'assistance sociale et le montant alloué nous permet tout juste un repas par jour. L'excédent, et je l'ai calculé, je veux bien le laisser pour payer mon loyer.

Le juge avait repris :

— Quel pourrait être ce montant, madame?

— Vingt-cinq pfennigs! Autrement, il faudrait nous priver de nourriture, et nous n'en avons déjà qu'en quantité insuffisante.

Vingt-cinq pfennigs, c'était une somme dérisoire. Durant un moment, le juge avait fait semblant de réfléchir, puis il s'était adressé au représentant :

— Vous avez entendu la dame? Elle ne refuse pas de payer. Donc, l'affaire est close! Plus tard, quand elle pourra payer, elle vous remboursera ce qu'elle vous doit.

Ma mère était sortie de la salle le cœur léger. Décidément, des gens exceptionnels habitaient cette ville tout aussi exceptionnelle.

Il y avait entre autres un gamin de mon âge, Willy, qui habitait notre immeuble. C'était de loin mon meilleur ami. Sa mère était gitane et son père s'était lui aussi évaporé dans la nature. Avec et grâce à lui, j'ai été initié au milieu tsigane, d'abord les sédentaires habitant la rue la plus communiste de Berlin, la Köslinerstrasse, ensuite les autres vivant dans des roulottes, sur un terrain réservé par la ville tout près du dépôt des tramways, dans la Millerstrasse. Quand la faim nous tenaillait tous les deux, nous nous faisons inviter dans leurs familles; chez eux, comme chez les Juifs que j'ai connus jusqu'en 1933, on ne laissait partir personne sans lui offrir de quoi se remplir l'estomac. Ils récupéraient tout – et ils n'étaient pas les seuls – chez les commerçants de denrées alimentaires, qui consentaient à donner ce qui n'était plus vendable, car ils savaient ce que voulait dire un ventre vide. Mon copain se montrait beaucoup plus persuasif que moi lorsqu'il s'agissait d'obtenir de la nourriture. Il nous est quelquefois arrivé de chiper des choses dans certains commerces pour apaiser notre faim; là encore, je dois reconnaître que son habileté dépassait la mienne. Même aujourd'hui je n'éprouve aucune gêne à avouer ces gestes.

Un jour, cependant, la famille de Willy déménagea et je ne l'ai plus jamais revu.

J'habitais alors le Wedding, un quartier relativement tranquille de la capitale d'un pays pauvre, mais qui vivait malgré tout une situation politique explosive. Évidemment, la faim omniprésente ne pouvait être ignorée, mais elle n'empêchait ni les rêves ni la relative liberté, car nous grandissions dans la rue. En fait, nous étions presque nos propres maîtres.

Un jour par exemple, notre groupe de cinq eut l'idée d'utiliser la force motrice d'un tramway pour remorquer le véhicule idéal qui nous appartenait en propre, un vieux matelas récupéré quelque part qui avait connu plus que sa part d'aventures. Les idées ne manquaient pas ni l'inconscience pour concrétiser le projet, et notre périple prit bientôt forme. Nous nous sommes mis à l'affût près d'un arrêt de tramway et nous sommes sans peine parvenus à nous y accrocher, pour une balade malheureusement trop courte. Notre randonnée s'est terminée quelques centaines de mètres plus loin. Un policier nous avait aperçus et avait fait en sorte qu'on décroche notre wagon improvisé pour, en souriant, ramener chez leurs parents respectifs les passagers clandestins.

La rue nous servait donc de terrain de jeux, car les automobiles y étaient rares. Seules quelques-unes se faufilaient au travers des voitures tirées par des chevaux. D'ailleurs, derrière la plupart des maisons, on trouvait une écurie et même une étable pour les vaches. Notre quartier était probablement un des rares endroits de Berlin où on pouvait se procurer du lait frais sur place. Au besoin, ou plutôt quand nous avions de l'argent, denrée rare s'il en fut, j'allais en acheter un quart de litre. C'était pareil pour le sucre qu'on achetait au quart de livre et qu'on transportait dans un cornet de papier. Nous restions sveltes par la force des choses.

À l'école, cependant, les rejetons des familles les plus pauvres avaient droit à l'équivalent d'une tasse de lait par enfant à partir du deuxième, ce qui était plutôt décevant pour un enfant unique comme moi. Néanmoins, les jeunes affamés de cette époque étaient souvent en bien meilleure forme que

ceux qui prenaient leurs trois repas par jour. J'en ai pour preuve que j'ai pratiqué plusieurs sports et que j'ai excellé dans plusieurs; je ferais même plus tard partie de l'élite en natation et je m'entraînerais pour participer aux qualifications pré-olympiques.

Le caractère campagnard de Berlin se renforçait chaque année par la fête de la Moisson qui se déroulait dans presque toutes les maisons du coin, même s'il n'y avait rien à moissonner en pleine ville. Je me rappelle bien ce temps-là, car, dans mon quartier du Wedding, la vie ressemblait à celle de la campagne par bien des aspects. La fête de la Moisson avait lieu une fois l'an, mais ce n'était pas tous les gens qui la fêtaient. Cependant, dans notre immeuble, on la célébrait. Le soir, guirlandes et lampions embellissaient la cour et les gramophones de quelques voisins créaient une ambiance joyeuse.

Je me souviens d'un jour où une boulangerie située tout près de chez nous a été démolie, en même temps que quelques maisons avoisinantes, pour faire de la place à une nouvelle construction. L'endroit est devenu notre terrain de jeux pendant quelques mois. On y construisait non pas une boulangerie, mais une immense usine à pains qui allait s'étirer jusqu'à la rue voisine par l'arrière. Tant que le chantier s'est prolongé, nous y avons trouvé des grues pour l'escalade, des convoyeurs pour la glisse, un terrain en pente pour le saut et tout ce qui pouvait amuser des gamins turbulents. Les gardiens ne pouvaient venir à bout de nous malgré quelques taloches qu'ils distribuaient çà et là et qu'on récoltait sans trop s'en faire. L'un d'eux nous a toutefois laissés mariner quelques heures dans le mât d'une grue d'où nous ne voulions pas descendre; il était même allé se promener en laissant son chien de berger nous attendre en bas.

Quand l'usine a été en fonction, je sais, pour en avoir vu sortir, que des prisonniers français y ont travaillé.

Cependant, la plus grande partie de nos loisirs se passait à jouer dans les musées qui foisonnaient et qui étaient tous reliés. Lors d'une partie de cache-cache, je me souviens de m'être al-

longé près d'une momie dans un sarcophage posé sur un socle, un comportement pas très respectueux, je l'avoue, dont je garde un souvenir de toile rude à l'odeur de poussière. Nous n'avions évidemment pas les moyens de payer notre entrée. Aussi, nous nous faufilions à quatre pattes devant la guérite de la billetterie. À l'intérieur, nous découvriions le monde et ses richesses, l'histoire, les arts, les cultures et tout ce qu'on peut voir dans des musées.

Une première épreuve vint quelque peu assombrir ces jours heureux, mais difficiles : l'école. Mes premières années de fréquentation furent un enfer. Je défendais l'honneur de ma mère qui, pour les gens ne connaissant pas son histoire, n'avait pas de mari et passait pour une mère célibataire. J'étais le seul de la classe à ne pouvoir prouver que j'avais un père, ce qui constituait le pire des déshonneurs et me faisait enrager. Je devenais peu à peu un petit dur à cuire toujours prêt à se bagarrer. À l'occasion, j'endossais aussi le rôle de redresseur de torts au service des plus petits, jusqu'à ce qu'on leur fiche la paix.

Un jour où je n'avais rien à manger, un élève plus adéquatement ravitaillé me nargua avec son sandwich et le reste de son sac de nourriture. Il y gagna quelques bosses et me procura bien malgré lui un bon repas. Comme c'est encore le cas aujourd'hui, ma fierté acceptait facilement la différence, mais ne pouvait supporter la mesquinerie. La leçon a porté ses fruits, car le garçon n'a jamais recommencé; il est même devenu mon ami.

Des années plus tard, vers mes douze ans, je me suis découvert du talent pour le dessin. Vers la même époque, un de nos professeurs nous fit connaître et visiter tous les endroits qui exposaient les œuvres des grands maîtres de la peinture. Ainsi, compte tenu de mon habileté dans les sports, j'étais bon dans tout, sauf dans les matières enseignées à l'école. Comme certains de mes compagnons, j'avais horreur de tout ce qui n'était pas nécessaire pour gagner ma vie, mais j'ai tout de même terminé mes études avec succès.

Les mois et les saisons se succédaient. L'été, durant les grosses